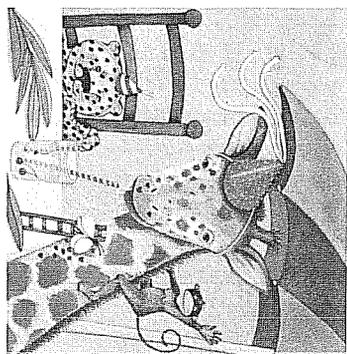


UNE TROP PRÉVISIBLE GIRAFE



La girafe, Cécile Cloutier. Illus. Mi-reille Levert. Montréal, Pierre Tisseyre, 1984. 16 pp. 4,95\$ broché. ISBN 2-89051-113-8.

Une girafe “était triste parce que les autres animaux se moquaient de son long cou”. Marie-Ève, cinq ans, à qui je venais tout juste de lire le début de l’histoire, m’interrompit aussitôt pour me dire: “Mais à la fin, tu vas voir, ils vont l’aimer.” S’il est un reproche

que l’on peut adresser au petit livre de Cécile Cloutier, c’est bien celui-là: il s’agit d’une histoire sans surprise. Pourtant on accepterait volontiers d’avoir deviné la fin si l’auteur arrivait du moins à nous étonner à quelques reprises entre la première et la dernière ligne, mais il n’en est rien.

L’idée de départ, pourtant, était louable. Cette girafe que personne n’aimait sauvera les autres animaux d’un incendie de forêt qu’elle avait aperçu avant eux grâce à son long cou. Le prétexte est bon pour apprendre aux enfants la tolérance, le respect de l’autre, même s’il est différent. C’est justement parce qu’elle était “différente” que la girafe a pu se rendre utile.

Oui, l’idée est louable, trop peut-être. Il nous a toujours semblé, en effet, que les enfants (comme nous, d’ailleurs, ils ne sont pas plus bêtes...) préfèrent les histoires “pour l’histoire” aux histoires moralisatrices. Mais on oublierait vite la morale si elle était présentée sous un emballage amusant. Encore là, il n’en est rien.

Le langage poétique de l’auteur “s’adapte merveilleusement au monde magique de l’enfance” nous dit l’éditeur dans un communiqué de presse. Nous n’avons, pour notre part, guère vu de poésie dans ce texte, à moins qu’on appelle “poésie” la confusion syntaxique...Comment comprendre, par exemple, la phrase suivante: “Ils disaient que les arbres lui donnaient toutes leurs feuilles du haut, les plus tendres et les plus ensoleillées, exactement comme font les hommes pour ce qu’ils ne peuvent atteindre.” (Les hommes donnent des feuilles?) A moins aussi qu’on appelle “poésie” une certaine enflure verbale, (ainsi: “elle vit là-bas, là où l’ici rejoint l’ailleurs”...) ou encore l’utilisation de comparaisons boîteuses (“la haine s’installe, puissante, lourde et envahissante, comme un chêne”). Une vigne est envahissante, mais un chêne?...Un texte qui s’adresse aux jeunes enfants se doit, plus que tout autre, d’être écrit dans une langue claire et simple; c’est loin d’être le cas ici.

Dans les illustrations, toutefois, on retrouve ce grain de fantaisie et

d'humour dont l'histoire est totalement dépourvue. Les arbres sont des êtres vivants, tantôt souriants, tantôt grimaçants, les oiseaux se promènent sous un parapluie et le bébé singe joue à la poupée. On retrouve un peu partout, dessinés sur les animaux, des coeurs qui expriment leur état d'âme: le coeur sera rayé d'un "X" si l'éléphant est méchant, à l'envers lorsque la girafe est triste. L'illustration finale (fig. 1) où l'on voit le petit léopard et la grande girafe boire au même verre (le premier à l'aide d'une paille recourbée, la seconde au bout d'une longue paille) résume assez bien toute l'histoire: on peut être amis, même si on est différents. Une histoire un peu banale donc, que sauvent, de justesse, des illustrations amusantes. *Pierrette Dubé est diplômée en Etudes françaises de l'Université de Montréal. Auparavant adjointe à la rédaction pour un magazine, elle est maintenant mère de trois enfants et s'intéresse de près à la littérature enfantine. Elle collabore également à revue Lurelu.*

LA LAMPE D'ALADIN ET LE TUBE DE DENTIFRICE

Amanda et le génie, Frances Duncan. Illus. Michèle Devlin. Traduit de l'anglais par Marie-Andrée Clermont. Saint-Lambert, Héritage, 1984. 125 pp. 3,95\$ broché. ISBN 0-7773-4433-5.

Ecrire un roman qui reprenne, tout en l'adaptant à la mentalité et au milieu des enfants d'aujourd'hui, la structure d'un ancien conte merveilleux, c'est sans doute une formule qu'ont voulu adopter bien des auteurs de livres modernes pour enfants. C'est aussi, je crois, l'ambition de Frances Duncan dans *Amanda et le génie*, le dernier venu de la série des Amanda. Le début nous présente une petite fille bien de notre temps, portant lunettes et fréquemment affligée de hoquets, qui doit supporter patiemment l'inattention de sa mère absorbée par son travail d'artiste-peintre, et poser pour elle sans la déranger par ses questions. Le merveilleux fait irruption dans un contexte bien moderne lui aussi puisqu'il se cache dans un tube de dentifrice sur l'étagère d'un supermarché, sous la forme d'un génie qui doit se mettre au service d'Amanda. A partir de ce moment, le roman pourrait s'intituler du "bon usage d'un génie" et le livre suit en gros le schéma de l'intrigue du conte d'Aladin et la lampe merveilleuse. Mais Amanda doit apprendre à respecter les règles du mode d'emploi de son génie et surtout à formuler des voeux qui ne lui attireront pas trop d'ennuis. Elle apprend à éviter les voeux puérils inspirés par la gourmandise (elle veut des quan-